

Inédits

Trans'ahéliennes <i>Rodrigue NORMAN</i>	2
Mise en scène <i>Nathacha APPANAH-MOURIQUAND</i>	4
Femme papyrus <i>Anthony PHELPS</i>	6
Amour à vif <i>ADORAS</i>	8

Trans'ahéliennes (extrait)

Boncana :

Coolio était stressé. Vraiment stressé. Un jour, au téléphone, il a dit qu'il était stressé à mort. J'ai demandé ce que cela voulait dire.

Sista :

Et alors ?

Boncana :

Une maladie... « Est-ce que c'est grave ? », je lui ai demandé. Il a répondu que c'était grave mais pas incurable, et qu'on pouvait « déstresser ».

Sista :

« Déstresser » ?

Boncana :

C'est ce qu'il a dit. Il a dit que je pouvais l'aider à déstresser... J'ai crié : « comment ? »

Boncana :

La suite !

Boncana :

La suite ? Il a demandé si j'étais dans ma chambre. J'ai dit : « oui ». Il a dit : « Passe-moi ta main. » « Ma main ? », j'ai crié. J'ai encore crié : « Comment ? Et comment ? »

Sista :

Épargne-nous tes « comment ? »... La suite !

Boncana :

« Et comment ? » Ensuite « passe-moi ta main comme on salue une personne qu'on connaît » qu'il a fait. « Écoute-moi bien, je tiens ta main. À partir de cet instant, c'est moi qui te fais faire tout, n'importe quoi si tu veux. Ni ta volonté ni ton esprit ne sont responsables des actes que tu t'apprêtes à commettre. Le prophète ne te reprochera rien dans dix mille ans. Est-ce que tu entends ma voix ? Tu entends la tempête qui se prépare ? » J'ai fait : « oui... ». « Bien, il a dit, pour m'aider à déstresser, introduis ta main dans ta culotte... »

Sista :

Connasse ! Petite traînée de connasse ! C'est ce que tu voulais nous apprendre ?

Boncana :

Vous m'écoutez oui ou non ? « Et comment ? », j'ai demandé à nouveau. Qu'est-ce que vous croyez ? Je n'ai pas introduit bêtement ma main dans ma culotte. Ensuite, il a demandé que j'introduise un doigt puis deux dans mon sexe, je ne l'ai pas fait, il l'a fait lui-même pour moi... au téléphone... À ma place. J'ai respiré avec lui... J'ai voulu accompagner sa respiration afin qu'il « déstresse » un peu. Quand il a eu besoin de moi, Coolio, même au téléphone, j'ai été là ! Ça m'a coûté quoi ? Une culotte que je n'ai plus jamais reportée. Au téléphone, je me suis rapprochée de Coolio. Nos corps avaient été encore une fois en sueur et à l'unisson. Et c'était la dernière fois.

Sista :

Ainsi mon fils dépensait tout l'argent au téléphone à dire et à entendre des cochonneries. Et il ne m'appelait pas... Même pas pour dire bonjour. Je n'étais là pour mon fils que pour les mots de passe... Et toi, arrête de respirer, tout le monde sait que Coolio est mort!

Boncana :

Je ne respire pas.

Sista :

D'ici, je t'entends respirer. Ne te mets pas à mentir maintenant. Après, tes péchés ne pourront plus t'être pardonnés.

Boncana :

Je ne respire pas. Je n'ai plus respiré depuis qu'il est mort. Le vent est venu arracher ma fenêtre un soir. Je me suis réveillée, l'orage est entré dans ma chambre pour m'annoncer sa mort... L'orage avait fait rage ce soir-là.

Fanzy :

Laisse-la. Personne n'a le droit de juger son prochain.

Sista :

De toute façon ça t'arrange de la voir jouer la sienne.

Fanzy :

Cette fille a été victime.

Sista :

Tu parles de victime ? De qui a-t-elle été victime ?

Fanzy :

Toi-même tu as été victime. Tous les vivants ont été quelque part victimes des morts ou de ceux qui sont partis.

Sista :

Que n'étions-nous pas prêts à faire pour nos enfants qui partaient, hein ?

Boncana :

Que n'étions-nous pas prêts à faire pour nos amants qui partaient ? Avant, j'étais vierge. Je veux dire avant la veille de son départ. J'avais tenu, réussi à tenir jusque-là. Puis est venue la veille du départ... L'un des principes qu'on m'avait inculqué comme valeur a foutu le camp de moi. Je me suis lâchée. Il m'a joint sur mon portable, toujours sur le portable moi aussi. Il m'a demandé de passer à l'hôtel, de teindre mes cheveux. Quand il a raccroché, je me suis empressée d'aller teindre mes cheveux bien sûr, mais aussi les poils de mon pubis. C'était la veille du départ et la teinture était rouge. Coolio aimait la teinture dans mes cheveux mais disait qu'il rêvait de me voir en mettre ailleurs que dans mes cheveux. Il disait que je n'osais pas encore assez dans l'exploration de mon corps. Il partait... Et la veille, il avait été comblé... J'ai su explorer mon corps... La veille de son départ, quand le portable a sonné et qu'il m'a dit d'aller le retrouver à l'hôtel, j'étais déjà au courant de ce qu'il allait m'offrir comme cadeau.

Rodrigue NORMAN (Togo)

(Pièce issue de la « Ruche Sony Labou Tansi 2002 », résidence d'auteur à Bamako.

Coréalisation : BlonBa, Ecritures Vagabondes,

Nouveau Théâtre d'Angers – Centre Dramatique National)

Mise en scène

Je me souviens de mes dix-huit ans. Ce jour-là, Dave m'entraîne dans une suite de l'hôtel où nous attendent un bouquet de roses et une bouteille de vin. La suite est aussi grande que ma maison mais je ne dis rien. J'oublie très vite la chaleur de décembre qui brûle dehors. Ici, dans cette chambre à deux mille dollars la nuit, j'oublie d'où je viens. Les meubles sont patinés d'ocre et, au mur, les tableaux montrent des lavandières heureuses de laver, des musiciens heureux de jouer, des coupeurs de canne heureux de couper. Moi aussi, je suis heureuse. Je suis si pleine de lui et de son amour que j'ai envie de bondir dans tous les sens. Il tire les rideaux et une douce pénombre nous envahit. Dave me déshabille avec tellement de douceur et d'attention qu'il en tremble. Il me fait penser à ces enfants qui épluchent leur premier litchi de l'année en pariant de laisser la fine pellicule sous la peau intacte. Ainsi, tous leurs vœux se réalisent...

Dave s'agenouille devant moi et je laisse mes mains se reposer sur sa tête. Il s'approche de mon ventre et y colle son oreille. Il reste là longtemps et je ne sais pas pourquoi je trouve ça érotique. Tout en lui me semble érotique à ce moment-là. Ensuite, je sens son souffle chaud à travers le tissu de ma petite culotte et je tremble aussi. Il me porte jusqu'au lit et le lourd boutis à fleurs est si doux sous ma peau. Je ne sais pas qui du vin ou de ses caresses m'enivrent le plus. Le parfum des roses me monte à la tête, nos mains se joignent, se pressent et se séparent. Il me semble qu'elles ont tant à étreindre, à explorer et à toucher qu'une vie entière ne suffirait pas. Le jour tombe, je sens la pénombre s'épaissir encore mais alors, il me prend et j'ai un long soupir comme si j'avais attendu ça pendant des années. Lui aussi, semble surpris par la douceur de mon ventre et un instant, son souffle est coupé par tant de désir. Après, nous pleurons doucement. Je me souviens des roses qu'il effeuille sur mon corps chaud. Je l'aime tant à ce moment-là.

Pendant une année, nous nous sommes aimés dans les suites les unes plus somptueuses que les autres. Nous espacions ces rencontres pour n'éveiller aucun soupçon mais quand deux semaines s'écoulaient sans lui, mon ventre le réclamait, mes seins devenaient durs et mes yeux fiévreux.

[...] Je sais aujourd'hui qu'il s'est fiancé avec une autre fille, choisie par ses parents, la veille de mes dix-huit ans et que le lendemain, il me déflorait dans cette suite. Je ne me suis doutée de rien. Pendant presque une année, il nous a mis en scène comme s'il travaillait un tableau. Dans les chambres, où il m'emmenait, il me plaçait à un endroit précis, les fleurs étaient toujours penchées du même côté, parfois il allait jusqu'à lisser le

boutis pour qu'aucun pli ne vienne déranger la représentation qu'il avait de l'amour avec moi. Tout se devait d'être parfait pour nous. Mais j'aimais tellement ça. J'aimais cette façon qu'il avait de tout prendre en main, de tout régler, jusqu'à la manière même dont il me prenait...

Aujourd'hui que je sais tout ça, je ne lui en veux plus pourtant. Je ne peux pas, je ne veux pas croire qu'il m'ait menti quand son corps pressait le mien, qu'il pensait à autre chose quand je parcourais son intimité et que je l'avalais tout entier... Ce n'est tout simplement pas possible.

Je me demande souvent comment il s'y serait pris pour me le dire. L'aurait-il fait après l'amour, quand je suis sans défense, quand mes pensées flottent et quand mon corps s'alanguit... L'aurait-il fait par écrit ? Une longue lettre où il aurait pu expliquer, détailler, décortiquer pour que je puisse comprendre... L'aurait-il fait en me regardant dans les yeux ? Parfois, quand je suis en colère, je pense qu'il ne m'aurait peut-être rien dit du tout. Qu'il aurait continué à me regarder m'oublier en lui... Je sens alors que je perds la tête, j'ai des envies de sang et de chaos.

*Nathacha APPANAH-MOURIQUAND
(Extrait de « Blue Bay, Palace » (chapitre IV),
roman à paraître en janvier 2004.)*

Femme papyrus (extrait)

Femme aimante, pâle,
dénudée du tricot des persévérants soleils,
ton regard gomme mes torrides tornades.
Incitatrice de la mouvance des sables,
par le miroir de mes mains,
ton corps, sous la lune, improvise sa chanson.

Je prête mon nom à tous tes jeux,
quand tu balaies la nuit de ta robe d'oracle,
pour que nos gestes se reconnaissent.

Sous les draps du matin, à l'orée du flou,
tu retrouves ta cadence.
La lumière de tes mots, ses grains mouillés,
me font douceur glissante.

Femme papyrus,
fragile intercalaire
entre aujourd'hui et tout lendemain,
je me double dans tes jardins-mémoires.
Porteuse de rêves, au carrefour des rues sans nom,
les années se décroissent
là où les joncs se courbent
pour saluer la prudence de tes pas.

Je te regarde de mes mains,
te touche, de tous les yeux de ma tendresse.
Fais-moi un paillis de ton corps,
en contrepoint de la sécheresse de tant d'hier.

Femme de libre index,
maintenant que tu me lis à livre ouvert,
l'écorce de mes pages te sera le sésame
du secret que je dessine,
sous le rythme de ta méridienne.

Lorsque ma nuit oubliera de se coucher,
m'accordant paix poussière,
je continuerai à décoder le dialogue de tes gestes,
quand tu faisais ta sieste, tel un poème en gestation.

Sur ta plage,
un fémur que je veux de temps très anciens,
tient tête encore à l'ensablement des vagues
car il était une fois,
une lente phrase de violoncelle.

*Anthony PHELPS
(in « Inédits de poussière »,
Montréal, décembre 2001-mars 2002.)*

Amour à vif

- Tu ne veux pas boire quelque chose, proposa Kheytiane à Aziz.
- Non, je n'ai soif que de toi.
- Coquin, lui dit-elle avant de se laisser renverser sur le divan.

Quand il l'attira à lui, elle se laissa faire car tout son corps tendait vers lui. Son visage s'enfouit contre sa large poitrine d'où se dégageaient des effluves masculines. Ses mains descendirent progressivement et il caressa la chute de ses reins.

- Tu me rends fou, Kheytiane.
- Et moi, alors, dit-elle, le souffle court.

Les caresses se firent plus précises et plus pressantes. Ils ne tenaient même pas compte du confort ; leurs mains et leurs jambes se mêlant et se démêlant. Puis, tout à coup, ce fut comme si Aziz avait reçu une décharge électrique, comme s'il s'était brûlé les doigts. Il avait vivement retiré sa main de dessous la robe en stretch de Kheytiane.

- Qu'y a-t-il ? lui demanda-t-elle visiblement inquiète.

Faty TALL

*(extrait d'« Amour à vif »,
à paraître aux NEI dans la collection Adoras.)*